Document généré le 5 juil. 2025 20:32

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Parler, la mort dans l'âme

The Work of Mourning / Jacques Derrida de Pascale-Anne Brault et Michael Naas (edit.), The University of Chicago Press, 262 p.

Ginette Michaud

Numéro 187, novembre–décembre 2002

Le désarroi

URI : https://id.erudit.org/iderudit/17098ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Michaud, G. (2002). Parler, la mort dans l'âme / *The Work of Mourning / Jacques Derrida* de Pascale-Anne Brault et Michael Naas (edit.), The University of Chicago Press, 262 p. *Spirale*, (187), 14–16.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PARLER, LA MORT DANS L'ÂME

THE WORK OF MOURNING/JACQUES DERRIDA de Pascale-Anne Brault et Michael Naas (édit.),
The University of Chicago Press, 262 p.

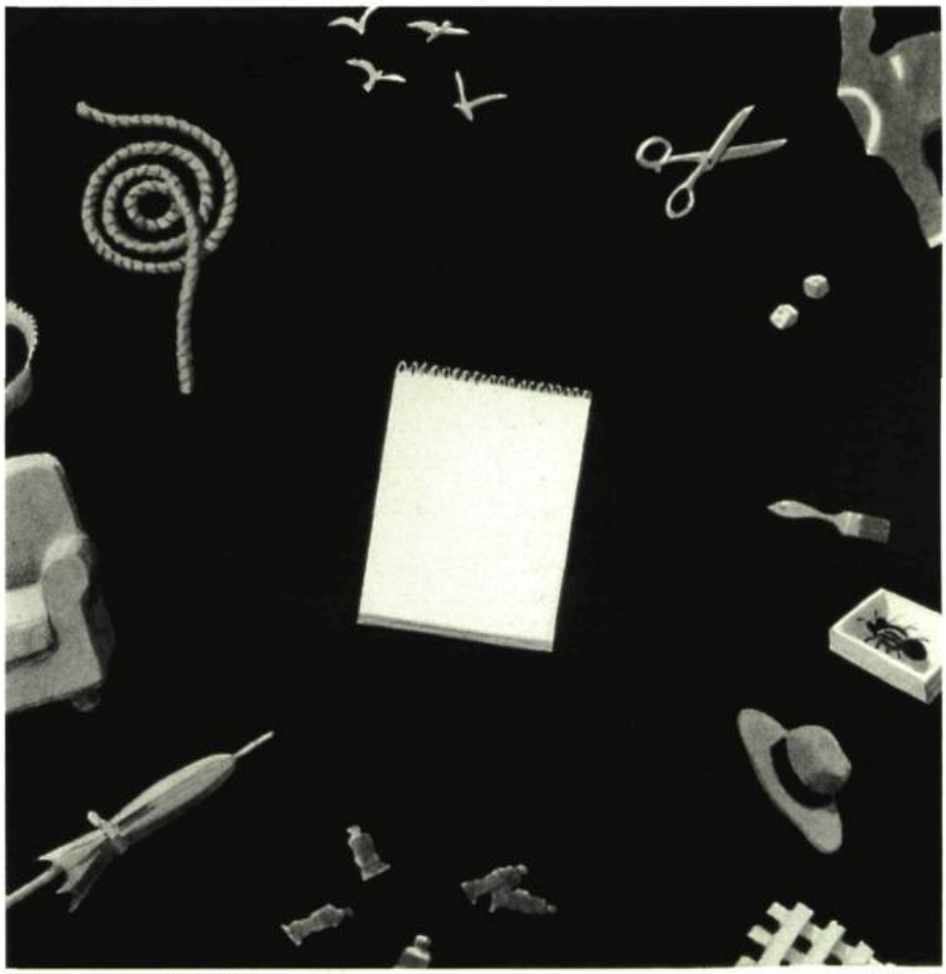
Il y aurait déjà tant à dire — peut-être tout, comme souvent — à partir du seul titre de ce livre qui unit *et* sépare par une barre oblique un « concept » (le travail du deuil) et un nom propre (Jacques Derrida). *The Work of Mourning/Jacques Derrida* est bien un livre du philosophe, mais pourtant de manière plus évidente que pour d'autres de ses ouvrages, on ne se tromperait guère si l'on disait aussi qu'il n'est pas de lui : d'une manière absolue d'abord, puisque chacun des textes de ce recueil lui a été intimé par l'autre, cet ami mort pour lequel il prend ici chaque fois la parole; de manière plus circonstancielle ensuite, puisque l'idée de ce livre n'est pas la sienne propre et ne lui revient donc pas en tant que réappropriation narcissique, mais est venue de ses éditeurs et traducteurs Pascale-Anne Brault et Michael Naas qui ont souhaité colliger ces textes de deuil et sur le deuil et, en les réunissant de la sorte à un nouveau corps textuel, faire échec à leur dispersion et leur insuffler une manière de survie. Dans ce geste d'amitié déjà, on pourrait certes reconnaître tout un travail de deuil à l'œuvre et l'analyser en tant que stratégie performative : recueillir, c'est aussi faire échec à la perte, garder la mémoire et en mémoire (pour quel destinataire, au juste? question immense), sauvegarder le deuil vivant, si l'on peut dire... Comment en effet pourrait-on éviter de lire ce *Work of Mourning* comme autant d'essais préparant le terrain, remuant l'humus du posthume, selon la modalité du futur antérieur — ainsi, voilà ce qu'il aura toujours déjà su de sa propre mort, ce qu'elle lui aura enseigné et comment il en aura témoigné à son tour : et il n'y a sans doute pas d'autre savoir, ou expérience philosophique qui importe tant que ceux-ci —, anticipant en quelque sorte notre propre travail de deuil à son endroit? Comme s'il veillait déjà sur notre future veille... Mais je laisse là ce fil de lecture, et je reviens au livre tel qu'il a été composé par les éditeurs qui le cosignent, d'une certaine manière, avec Derrida.

Cet ouvrage réunit quatorze textes de genres, de tons, de styles et de contextes très différents (oraisons prononcées au cimetière, lettres aux proches, hommages publics ou « académiques », témoignages pour les journaux, études élaborées, méditations, « conversations » même), qui ont tous en commun de tenter chaque fois l'impossible, le plus difficile : trouver les mots justes, justement quand il n'y a plus de mots, quand il n'y a plus que les mots... C'est à cette obligation et à ce devoir de parler non seulement *de* l'ami ou de l'amie disparu(e) — notons qu'il n'y a qu'une femme, Sarah Kofman, dans ce cortège, et cela en dit long en effet, comme le soulignent les éditeurs dans leur Préface, sur la structure même de l'espace public et politique de l'*academia* française —, mais aussi et surtout au devoir de parler *pour* lui ou elle, si ce n'est plus essentiellement encore de s'adresser *à* lui ou à elle depuis la dissymétrie radicale qui départage le survivant et le mort, c'est à cette triple obligation — car la mort c'est cela : ce qui l'oblige — que Derrida se plie ici non sans peine et difficulté. Et cette peine n'est pas sans affecter ici à son tour le lecteur qui, témoin et *terstis*, la reçoit dans une sorte d'inévitable glissement d'une mort à l'autre où se produit, comme le notent les éditeurs du recueil, « *this repetition and transference of the rhetoric and perhaps even the sentiments of mourning* ». D'ailleurs, le seul fait de réunir ces textes suffit à donner à la question de la temporalité une intensité particulière comme si, échelonnés sur une période de vingt ans, ces textes ne se laissaient pas pour autant « enchaîner » sans résister dans une telle suite et réclamaient un temps de lecture infini, comme le deuil lui-même, complètement désaccordé (« *out of joint* ») par rapport au temps chronologique qui s'y superpose ici et comble artificiellement le hiatus irréparable, l'expérience catastrophique provoqués par chacun de ces morts.

On doit commencer par saluer le tact des éditeurs dans la préparation de cet ouvrage, tact qui se sent dès l'Introduction, et jusque dans ces parties, souvent négligées, que sont les esquisses biographiques et les bibliographies, compilées ici avec grand soin par Kas Saghafi pour chaque auteur (la « vie » et « l'œuvre » sont ainsi redisposées, et pas seulement au titre des inévitables notices nécrologiques; on notera par exemple, non sans émotion, que dans plusieurs cas le « corpus », loin de s'arrêter avec la mort, s'est plutôt accru avec elle, ou à partir d'elle, les textes posthumes se révélant parfois presque plus nombreux que les œuvres publiées du vivant de leur auteur — c'est le cas pour Paul de Man et Althusser, entre autres). Naas et Brault cernent aussi avec lucidité tous les écueils — goût morbide, curiosité honteuse, voyeurisme — qui guettent nécessairement ce genre de projet, et cela sans évoquer les problèmes plus sérieux encore qui menacent ce genre de l'intérieur et qui seront analysés par Derrida lui-même au sujet de chacun de ces *speech acts* si singuliers (les risques de calcul politique, de la récupération, de la vengeance et du ressentiment, de la mauvaise foi, des illusions de la « bonne conscience » ou de la sincérité, de la dénégation, etc.). Par ailleurs, à prendre en compte les effets de résonances et de consonances produits par ces essais du seul fait de leur contiguïté (du premier texte voué en 1981 aux « Morts de Roland Barthes » jusqu'au dernier consacré en 2001 à Gérard Granel, en passant par les disparitions d'Althusser, de Foucault, de Deleuze, de Lyotard), on se prend à penser que ce projet de rassembler ces textes de Derrida portant le deuil de maîtres, de collègues ou d'amis très proches allait en quelque sorte de soi (même si les effets de lecture d'un tel livre seront certainement très différents d'un côté et de l'autre de l'Atlantique). Pourtant, ce serait méconnaître la véritable originalité de ce livre, lui-même à l'avance posthume comme je l'ai suggéré plus haut, qui permet de commencer à prendre la mesure de ce que ce mot peut vouloir dire *pour* Jacques Derrida. Car dès le titre, nous sommes invités à penser la relation particulière qui lie ce « concept » (ou plutôt cette chose qui excède et déborde le concept) et le nom de Derrida : déjà ce titre le fait glisser, s'échanger, se substituer l'un à l'autre, s'user aussi peut-être l'un l'autre, échangeant le commun et le propre, l'unique et le général, et il faudra se demander ce qu'il advient du concept hérité de la psychanalyse — l'un de ses plus fondamentaux et irrécusables —, ce qu'il en reste et ce qui s'y transforme quand Derrida se met à le penser, c'est-à-dire à le *faire* travailler, alors qu'il est — et chacun de ces textes demeure d'abord à la fois prière et larme, pour emprunter au beau titre de John D. Caputo — lui-même *en* deuil, parlant et écrivant « la mort dans l'âme », au plus vif du deuil si l'on peut dire...

S'il est hors de doute que le travail du deuil commande, depuis toujours dans la pensée de Derrida qui avoue n'aimer « *que la mémoire* » (et on doit prendre au sérieux un tel aveu et en tirer toutes les conséquences), une tout autre analyse de ce « concept » que la psychanalyse, une certaine psychanalyse a voulu trop vite maîtriser, il est tout aussi indéniable que le travail de deuil se révèle en retour un véritable foyer conceptuel et théorique, un motif puissamment organisateur (et désorganisateur) de toute la critique déconstructrice, et notamment en ce qui concerne l'analyse du champ phantasmatico-politique et la logique spectrale poursuivies plus explicitement par Derrida depuis *Spectres de Marx*. Analyse qui ne va pas sans questionner en profondeur la conceptualité psychanalytique elle-même au sujet des paradoxes de l'impossible à

l'œuvre dans le deuil, le narcissisme et le fétichisme... Sans prétendre en déployer toute la portée dans ces textes de « circonstances », comme on dit — car la question du deuil est bien entendu à l'œuvre ailleurs, à la vérité partout dans l'œuvre de Derrida —, les textes réunis dans *The Work of Mourning* réfléchissent de manière tout à fait privilégiée et aiguë (sur) cette logique du deuil général, ou en général, en la mettant en œuvre dans ce qu'il faut bien, à défaut d'un terme plus approprié, encore appeler une rhétorique (et pas plus ici qu'ailleurs la rhétorique n'est jamais seulement une « *rhetorical question* » : bien au contraire, tous les rites sociaux et politiques viennent s'y nouer avec force). Ces textes qui font du deuil leur sujet, leur objet de pensée et d'analyse (moins que jamais, aucune position métalinguistique ici), alors qu'ils ont été écrits et souvent proférés dans l'état de désarroi où parler est aussi insoutenable que se taire, diront chaque fois l'unicité irremplaçable du monde qui sombre avec l'ami pleuré, mais ils tenteront aussi de donner à lire l'avenir de l'œuvre, de même que la loi — et l'aporie — au cœur de tout travail du deuil : « *the aporia of mourning dictates that "success fails" and "failure succeeds"* », comme Derrida le souligne dans *Mémoires. Pour Paul de Man*, ou plus explicitement encore dans « By Force of Mourning », un texte lui-même d'une force remarquable non paru en français et qui accompagnait le travail de Louis Marin, « *[...] for this is the law, and the law of the law, always in mourning, that it would have to fail in order to succeed. In order to succeed, it would well have to* fail, *to fail* well. *It would well have to fail, for this is what has to be so, in failing* well. *That is what would have to be. And while it is always promised, it will never be amused* ». On l'entrevoit à la manière dont les mots s'usent ici à aller et contre-aller entre échec et réussite — déjà le travail du deuil en acte jusque dans la syntaxe même qui s'emploie à le penser —, on est loin avec Derrida d'une approche du deuil comme réparation, réconciliation, ou consolation prescrite par une certaine psychanalyse qui s'entend trop vite à « faire son deuil » du deuil et croit pouvoir en disposer en calculant son temps ou sa fin... Sous l'ancien nom de travail du deuil — encore un paléonyme semblable à celui de la psychanalyse comme le notait déjà Derrida dans « Freud et la scène de l'écriture » (*Marx & Sons*, PUF, 2002) —, on découvrirait plutôt ici un « *mot nouveau ou un mot crypté* », comme si, ici comme ailleurs, Derrida continuait d'utiliser ce mot mais en décidant de lui faire dire tout autre chose : le travail de deuil, en tout cas, travaille ici à un tout autre régime, et Derrida n'hésite pas à le radicaliser, à le généraliser, affirmant par exemple, toujours dans « By Force of Mourning », que « *all work is also the work of mourning. All work in general works* at mourning. *In and of iself. [...] The work of mourning is not some kind of work among other possible kinds; an activity of the kind « work » is by no means a specific figure for production in general* ».

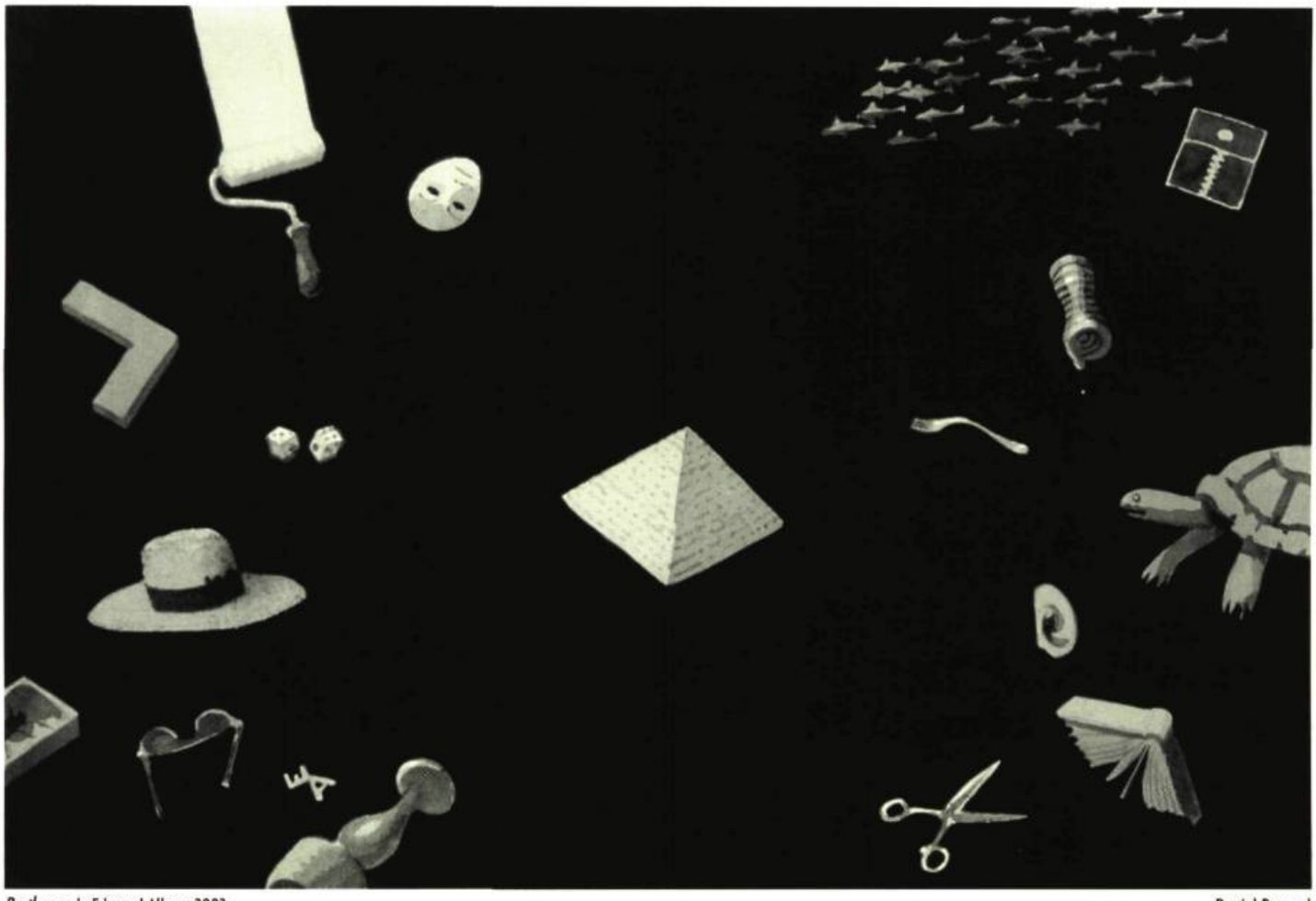


Preambule de Edmund Alleyn, 2002 — Daniel Roussel

On reconnaîtra certes ici un geste devenu quasi familier chez le philosophe et qui consiste à toujours problématiser la problématisation, comme c'est aussi le cas par exemple dans son hommage à Foucault où il reprend les questions qu'il a ouvertes, non pour lui donner tort ou raison (encore moins avoir raison de lui en son absence), mais pour pousser plus loin la question demeurée en réserve dans son œuvre de pensée et qui la tient « *in suspense, holding its breath — and, thus, keeps it alive* ».

À la vie à la mort

Quelle rhétorique, quelle « politique du deuil », pour reprendre l'expression de ses éditeurs, peut-on retracer dans ces textes? Une double ligne de conduite éthique pour commencer, car il ne saurait être davantage possible de poursuivre une discussion ou un différend avec l'autre, que de chercher à totaliser, simplifier, immobiliser son œuvre, voire même la thématiser, la métonymiser en une de ses parties ou la fixer dans une trajectoire. Le travail du deuil selon Derrida consiste en une tout autre « réponse », et autrement plus engageante pour le survivant, puisqu'il s'agit non seulement de prendre en soi la mort, de se garder « soi » en lui — et il n'en va pas seulement d'une intériorisation, ni même d'une incorporation au sens courant de ce terme —, mais de laisser l'autre parler en soi, selon cette formule saisissante qu'il invente pour son ami, le critique américain Joseph N. Riddel : « *[...] I have the impression that what I am about to say is spoken through him; I would even like to tell you this story in his own voice, through his mouth, just as one can have the desire to eat from the mouth of a dead friend — and I also loved the sensual way Joe loved to eat, and I loved to share that joy with him.* » Parler comme si l'on mangeait de la bouche du mort, comme si par la parole on pouvait encore baiser cette bouche : on entrevoit que la question du deuil chez Derrida entraîne non seulement une tout autre rhétorique, mais aussi une topologie, une tropologie « à la vie à la mort ». Parler ne devient dès lors possible, ou moins obscène, qu'à partir de l'autre en soi, parce que, comme il le souligne en citant la parole de Levinas : « *[...] we are only ever* ourselves *from that place within us where the other, the mortal other, resonates* » : « *The Other individuates one in my very responsibility from him. The death of the Other affects me in my very identity as a responsible I... made up of unspeakable responsibility. This is how I am affected by the death of the Other, this is my relation to his death* ». Tels sont les mots de Levinas qu'il choisit de citer, de réciter dans son « Adieu — à Emmanuel Levinas ». De fait, et Derrida n'a de cesse



Posthume de Edmund Alleyn, 2002 — Daniel Roussel

d'en faire le cogito du sujet de la déconstruction (s'il y en avait un) : « *Je suis endeuillé donc je suis [...] mon rapport à moi est d'abord endeuillé* », écrit-il dans *Points de suspension* (Galilée, 1992); il n'y a de mémoire qu'à travers ce mouvement du deuil, nous ne devenons ce que nous sommes que grâce au deuil et par lui — ce qui explique qu'il ne puisse jamais être surmonté et résiste jusqu'à la fin, interminablement...

Et pourtant, il faut aussi se garder de jamais aimer le deuil, de goûter les larmes, d'en tirer une volupté perverse : « *One should not develop a taste for mourning, and yet mourn we* must. / *We* must, *but we must not like it — mourning, that is, mourning* itself, *if such a thing exists : not to like or love through one's own tear but only through the other. [...] Therefore : not to cry over oneself* », écrit-il pour Jean-Marie Benoist, mais ajoutant aussitôt entre parenthèses ces questions entrevues à travers les larmes mêmes : « *But does one ever do this? Does one ever do anything but this? This is the question that quivers in every tear, deploration or imploration itself.* »

Ces textes qu'on imagine murmurés à voix basse demeurent au plus près ce qui lie la pensée à une vulnérabilité infinie : désarmés et sur le point de se rompre, ils continuent, avec un courage et un sens de l'amitié qui forcent l'admiration, à trouver les mots, à lire et relire inlassablement les « derniers, premiers mots », même les plus énigmatiques et insupportables, par exemple les cinq mots, à peine une phrase, « Il n'y aura pas de deuil », dont Derrida hérite de Jean-François Lyotard. De cette phrase à la fois impersonnelle et cryptée, publique et clandestine, abandonnée et exposée à la dispersion absolue, peut-être livrée à quelque chose de pire même que le mal, Derrida dit qu'il ne sait comment la lire, mais qu'elle revient le hanter et qu'il ne peut se résoudre à la mettre de côté : « *I cannot stop looking at it. It holds me. It will not let me go, even while it does not need me as addressee or inheritor, even while it is designed to pass right by me more quickly than it is to pass through me.* » Qu'est-ce qui serait le pire, demande-t-il, qu'est-ce qui s'inscrit dans cette phrase même, dans son interruption qui coupe court à tout sens (et plus encore au sens commun), comme une dispersion radicale, irréversible pour laquelle il n'y aurait pas même de deuil? À cause même de l'impossibilité de l'interpréter — impuissance; qui est aussi la chance de la lecture —, il n'y aurait rien de pire que de ne pas garder cette phrase et de ne pas en faire le deuil, en se soumettant à sa terrible et double injonction. Derrida en fait même la loi de la lecture : « *Readability bears this mourning : a phrase can be readable, it must be able to become readable, up to certain point, without the reader, he or she, or any other place of reading, occupying the ultimate position of addressee. This mourning provides the first chance and the terrible condition of all reading* ». Jusqu'à ce point : tous les textes de ce recueil sont tendus vers ce point de lisibilité « *qui se fait et se terre entre humus, inhumain et inhumé* », et cette humilité est aussi ce qui garde ces textes saufs des écueils habituels du deuil — culpabilité, pathos narcissique et mélancolie. « *How to leave him alone without abandoning him?* » demande encore Derrida. Après avoir lu ces « Adieu » — je résiste au pluriel qui les organiserait et les classerait —, sa question résonne désormais en nous.

GINETTE MICHAUD